

## 14. Objectif atteint, cible coulée !

J'étais encore avachi et hagard contre mon volant à me demander comment j'allais sortir du camion sans être emporté, et comment j'allais retrouver mes deux zèbres, lorsqu'il se fit un silence épouvantable qui dut s'entendre à des milliers de kilomètres.

Même vous, dans votre lit, à Clermont-Ferrand ou à Calais, vous avez dû vous réveiller en sursaut.

J'en restai complètement étourdi pendant plusieurs minutes. C'était un silence à faire péter les vitres dans tout le Pacifique. Je crus que j'allais exploser, tellement le vide régna d'un seul coup.

La pluie et le vent avaient cessé, sans crier gare. L'œil du cyclone était dans la trombe et regardait Bidon. Zébulon voulait inspecter ce qu'il en restait avant de la tourmenter dans l'autre sens. Sans que je m'en rendisse compte, la nuit avait passé.

En même temps il tomba du ciel une sale lueur glauque de fin du monde qui baigna l'île en entier, comme si on l'eût arrachée tout d'un coup à la rage du météore et qu'on l'eût transplantée à des années-lumière, sous une cloche à fromage, pour faire des expériences amusantes.

Le jour s'était levé et Bidon s'étalait à mes pieds avec cette netteté des paysages après la pluie. D'où j'étais, j'aurais pu voir les noms sur les boîtes à lettres dans les rues de Bidon.

La tour de la BIDE était fendue en deux, comme prévu. Bien proprement, par le milieu, comme si Leroidec l'avait étudiée exprès pour ça.

Entre les deux doigts de la tour, écartés comme le V de victoire, il y avait une sorte de cigare fumant. À force de me pincer les yeux, je parvins à distinguer de quoi il s'agissait.

C'était le sabot rouillé que les Bidonnais avaient pris à l'abordage et que l'océan démonté avait lancé comme un coin contre la tour, qu'il avait fait éclater.

La marina avait coulé à pic. Les australiens étaient à leurs carreaux, à contempler les poissons avec des yeux de veaux, se demandant à quel moment ils s'étaient fait entuber et si on allait les rembourser.

Le barrage était plein à craquer et l'eau bondissait par la surverse mais il tenait bon, le bougre. Je me sentis fier de moi, tout à coup.

Ainsi, même les Pieds-Nickelés pouvaient faire un barrage digne de ce nom, c'était bon à savoir ! Cela pourra toujours vous servir, si l'occasion se présente. Je me voyais déjà me mettre à mon compte et faire le démarchage de barrages, autour du monde, dans les endroits préservés où on n'a pas lu les Pieds-Nickelés.

– Vous avez des références ?

– Oui ! Le barrage des Mamelles, à Bidon, au nord-est de l'archipel des Vanuatu !

Si Gavalardo ne refaisait pas surface, je pouvais fort bien reprendre son idée à la con et devenir à sa place roi de Bidon. Il n'avait pas si mauvaise mine que cela, ce barrage. Un peu rustique, peut-être, mais son air n'en semblait que plus vigoureux.

Il suffisait d'oublier le béton qui s'effritait et les rayons de bicyclettes qui lui servaient d'armature. L'affaire de quelques jours.

Si toutefois un imbécile ne se mettait pas en tête de me le faire sauter !

Je descendis le long de la gencive extérieure du barrage dont celui-ci émergeait comme une dent cariée, en me vomissant de roche en roche, emporté par une diarrhée de boue, sous une douche brunâtre.

Je tirais derrière moi le câble du treuil, dans l'éventualité où, n'ayant pas sauté avec le barrage, j'aurais à remonter.

Celui-ci était une vraie passoire, il fallait bien l'admettre. Ce n'était qu'une question de mise au point. Je suis sûr qu'à Assouan,

sur le Nil, ils ont eu le même problème au début. Tous les projets pharaoniques ont eu leurs petits défauts de jeunesse qu'il a fallu régler, c'est connu.

Alors qu'on ne vienne pas me faire chier pour quelques cataractes à travers mon barrage ! Avec une petite couche de peinture étanche ou même simplement du goudron sur la face amont, on en verrait la farce.

En un sens, le cyclone avait été une bonne mise à l'épreuve. Puisqu'il avait pu résister à Zébulon, il résisterait à toutes les pluies tropicales. C'était de la belle ouvrage qui pouvait tenir des mois, voire des années. Il suffisait de frapper sur sa panse, du plat de la main, pour s'en rendre compte. À condition de frapper franchement et bien perpendiculairement, bien sûr.

Car évidemment mauvais esprit comme vous l'êtes, vous auriez frotté en biais, à la sournoise, ce qui n'est pas du tout la bonne méthode pour ausculter un barrage. En tout cas, ce n'était pas la bonne pour ausculter le barrage des Mamelles, car lorsque vous frottez, vous prenez sur la tronche une pluie de gravier qui découvrait la ferraille rouillée.

Mais si vous procédiez ainsi que je le préconise, cela sonnait clair et franc comme une poitrine de phtisique. Après quelques jours de séchage et une petite couche de crépis dans les tons pierre pour masquer cette petite attaque d'acné juvénile, Gavalardo aurait été fier de son œuvre. Mon œuvre !

Imaginez que je retrouve la petite Marie-Rose, dans tout ce fourbi. Il suffisait que je lui apporte mon barrage en dot et je pouvais envisager raisonnablement de me fonder une longue dynastie de roitelets qui régnerait sur Bidon, ou sur ce qu'il en restait. Un royaume qui durerait mille ans. Ou au moins jusqu'à la retraite, pour la suite je m'en foutais.

Jusqu'à présent elle n'avait pas trop marqué son attirance à mon endroit, c'est certain. Mais à l'œil noir qu'elle me lançait parfois, je crois bien que je l'exaspérais : c'est quand même un début et c'est déjà mieux que l'indifférence.

Il était temps d'être raisonnable et de me mettre enfin du plomb dans la cervelle ! De poser mes valises après avoir tourné autour du monde pendant des années comme une toupie ronflante ! D'aller m'inscrire à l'ONU comme PDG d'un état indépendant après avoir fait la queue à l'URSSAF et l'ANPE !

Bidon allait devenir un club privé réservé aux gagnants d'Euromillion et à l'Émir de Brunei ! Dehors, les traîne-savates, les philosophes à sac à dos, les limons vaseux de siphon d'évier, les navigateurs de Marne encalminés dans les touffeurs tropicales, les enragés de la réussite en faillite ! Tirez-vous tous au large : Bidon est trop petite pour nous !

Ah, petite Marie-Rose ! Pour toi je danserai le Pilou et j'apprendrai le javanais. Je bâtirai un palais au bord du lac des Mamelles et nous ferons du pédalo. J'avais un sacré coup de pédale quand j'étais gamin !

Je te poursuivrai autour des niaoulis, je te cueillerai des fleurs de lantana et nous roulerons sur des moquettes d'herbe grasse et parfumée jusqu'à l'heure du goûter. Je te donnerai la becquée et tu me donneras la becquée et nous consommerons nos tartines de beurre avec du chocolat râpé.

Et puis, le soir venu, enivrés de nous-mêmes, gonflés de désirs, nous nous vautrerons sur des sofas et nous regarderons une série américaine affligeante en vidéo.

Tu me raconteras la fin car tu l'as déjà vue et revue, alors je te chatouillerai pour te clore le bec et arrivera ce qui doit arriver : tu lanceras un coup de tatane dans le poste qui roulera par terre en fumant et je te fouterai une tarte dans la gueule. Connasse ! Respecte au moins l'électroménager !

À la condition que j'arrive à temps pour empêcher Riton de s'amuser avec les allumettes !

Je les découvris au pied du barrage, sur la plate-forme qui surplombait la galerie de vidange.

Ils étaient empoignés comme deux lutteurs de foire. Immobiles, plus tendus que des cordes à piano. Je n'en reviens

toujours pas que Draguélev, qui était taillé comme une bicyclette de course, ait pu tenir tête toute la nuit à Riton qui le faisait quatre fois et demie.

Il avait dû choisir en fin de compte de mourir de son cancer à la gorge qui l'habitait en viager depuis vingt ans. Il n'était pas pressé, son chou-fleur saprophyte. Il fallait entendre les sifflements caverneux qu'il lui prodiguait pour lui exprimer son encouragement. Des deux, c'était son cancer qui avait le plus peur de mourir ! C'est la raison pour laquelle il avait tenu vingt ans, Draguélev.

Et quand le jour se leva, le loup la mangea.

Ils m'entendirent arriver :

– Dans ma poche, fils ! Vite, prends mon briquet et jette-le !

– Va-t'en Jean-Marie ! Et toi Stanislas, donne-moi ton briquet, je te jure que je vous laisserai le temps de remonter ! Ce qu'il pouvait être têtu, le Riton !

Je me glissai derrière Draguélev et insinuai ma main dans sa poche.

– Doucement, fils, tu me chatouilles les roustons !

– Crains-tu l'érection matinale ?

– Au contraire, cela fait dix heures que je bande mes forces comme un âne en rut, en imaginant des tringles inédites. Tu n'en fais pas partie, sans vouloir t'offenser ! Tu le trouves, ce briquet ?

– Dix heures à bander ! Il en reste donc tant que cela ?

– Tu rigoles ? Il n'en reste qu'une mais elle m'a occupé toute la nuit ! Dépêche-toi, je ne vais plus tenir longtemps !

– Attends, laisse-moi deviner... Je la connais ?

– Oui, tu l'as vue le soir des élections ! Mais dépêche-toi, je t'en conjure !

– Pas possible ! Serait-ce l'aborigène aux sourcils batailleurs ?

– Non, celle-ci, c'est fait ! C'est même moi qui lui ai appris à jouer de la prune ! Tu vas le prendre, ce foutu briquet !

– Alors là, je m'interroge...

– Bon, nous n'allons pas y passer la journée... C'est Marie-Rose ! Alors, tu le trouves, ou quoi ?

Marie-Rose ! Cette salope était à peine devenue l'élue de mon cœur qu'elle me trompait déjà avec ce queutard industriel ! Si elle croyait que j'allais leur permettre de me bouffer ma dot sur le dos, elle se mettait le doigt dans l'œil ! Je n'avais encore rien signé, je pouvais encore reprendre mes billes ! J'attrapai le briquet, me reculai de quelques pas et fis un large moulinet en direction de la plaine.

– Tu l'as jeté ?

– Riton n'ira pas le chercher là où il est !

Brusquement le gamin s'effondra. Agenouillé contre les caisses de dynamite, la tête dans les bras, il sanglotait.

En fin de compte, il avait bien fini par faire sauter quelque chose, mais c'était en lui-même. Il avait ouvert une brèche par où se déversait tout ce qu'il avait contenu jusqu'à présent. Dès lors, Draguélev pouvait débarrer.

Il s'approcha de Riton, l'entoura maternellement de ses bras et lui tapota la tête qu'il maintint contre sa poitrine caverneuse.

– Patience, petit ! Ça va passer, j'ai connu ça, moi aussi !

Il fallut une bonne heure pour que Riton se remette mais Draguélev mit tant de cœur à lui remonter le moral qu'un type normal aurait fini par rire à gorge déployée. Riton fit montre de plus de retenue dans la consolation, je dois l'admettre.

Néanmoins, je ne laissais pas de trouver prématurée la façon dont son œil s'alluma lorsque Draguélev lui vanta les charmes des femmes qui ne manqueraient pas de traverser sa vie et de Marie-Rose en particulier, qui devait bien traîner quelque part sur les Mamelles.

Mais qu'avaient-ils tous avec cette petite ! Au train où cela allait, elle avait du plomb dans l'aile, ma dynastie. Allez, roule ta bosse compagnon, ce n'est pas encore demain que tu feras souche ! En tout cas, il n'était pas question que je leur cède mon barrage sans rien dire.

Bientôt, Riton fut assez gaillard pour que nous songeâmes à remonter, ce qu'il fallait faire sans tarder car nous n'étions qu'en sursis de cyclone, ne l'oubliez pas.

Faut-il faire ici un cours de météo, ou bien tout le monde aura compris que nous étions au centre du météore, à l'endroit où l'air n'est mû que d'un mouvement ascensionnel.

Mais le cyclone se déplaçant vers l'ouest, les mêmes vents qui nous avaient retournés cul par-dessus tête en nous attaquant par le sud, allaient nous mettre tête par-dessus cul en nous attaquant par le nord. Il ne fallait donc pas tarder.

D'autant moins que j'avais quelque chose à faire qui me tenaillait comme une envie de pisser depuis que j'avais le briquet de Draguélev dans le fond de ma poche.

– Riton, tu disais bien que nous aurions eu tout notre temps pour grimper si jamais tu avais allumé la mèche ?

– Oh, je disais ça histoire de dire ! En réalité il aurait fallu que vous soyez champions de course en côte car il y avait une minute de mèche, tout au plus !

– Mais nous aurions eu le temps ou pas ?

– Sans doute, puisque la peur donne des ailes !

– Alors les mecs, il va falloir que vous montriez ce que vous savez faire en quarante-cinq secondes car je viens de bouter le feu !

Et je leur montrai le briquet de Draguélev dans ma paume.

– Mon briquet, tu l'as gardé – s'écria ce dernier, ému aux larmes – si tu savais comme j'y tiens !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus car Riton l'avait chopé par la ceinture et s'était mis à escalader la paroi en s'aidant du câble,

transportant Draguélev comme le panier des commissions. Pas de doute, il était guéri, le gars !

– Arrêtez, c'était une blague !

Riton interrompit son escalade et me regarda. Il avait comme un air déçu. Il lâcha Draguélev qui continua sa remontée en tremblant et me traitant de tous les noms. Il y en a qui sont des cons, je vous jure ! Riton redescendit en souplesse vers moi.

– je vais désamorcer la mine, c'est peut-être plus sûr !

Sage précaution, en effet. Il ne manquait plus que deux branches vinssent à frotter l'une sur l'autre comme on dit que démarrent les incendies provençaux, ou qu'un cul de bouteille vînt baguenauder dans le coin par hasard pour faire loupe et tout sautait. Ce serait vraiment dommage, une si belle œuvre.

Bon Dieu, quelle honte ! Et dire que j'avais été à deux doigts d'en être fier et d'en faire mon héritage ! Tout cela parce que Marie-Rose avait un beau cul !

La gamine n'aimait peut-être pas les barrages-voûtes ? C'était son droit, après tout. Rien n'indiquait qu'elle en eût en photo pour se rincer l'œil sous les couvertures.

Elle aurait bonne mine notre lune de miel ! À quoi tient la destinée. Combien de carrières se sont bâties simplement parce qu'un gazier a choisi un parti plutôt qu'un autre en se foutant le doigt dans l'œil quasiment jusqu'à l'omoplate.

J'ai connu ainsi un type qui s'est fait chier comme un rat mort dans une auberge perdue au fin fond d'un coin sinistre, uniquement parce qu'il avait cru que la patronne en pinçait pour lui.

En réalité, de dos et quand il faisait sombre, elle ressemblait à la première star de cinéma dont il avait été amoureux à l'âge de douze ans.

Quand elle le regardait, elle avait un petit hochement de tête qui lui donnait à fantasmer. Si elle ne s'était retenue, elle aurait été sienne, corps et fonds de commerce, il en était certain.



Il avait constamment l'impression d'être à la veille d'une passion fabuleuse dont le générique aurait été un peu long, tout simplement.

Cet âne s'était arrangé pour se concocter une place lamentable, un bon petit bain bien au-dessous de ses capacités dans une entreprise minable, la seule du coin, refusant même toute promotion qui aurait pu l'éloigner de l'endroit.

Lorsqu'il s'était rendu compte qu'en fait de vie sexuelle elle n'avait que sa caisse enregistreuse, qu'elle avait beaucoup moins bien vieilli que l'actrice en question et que son hochement de tête n'était qu'un tic, quinze ans étaient passés par là.

Quand il fit ses malles, chômeur et sans un kopeck, il eut l'impression de sortir d'un long tunnel et d'être passé à côté d'un tas de choses passionnantes qui s'étaient déroulées pendant qu'il ne regardait pas.

Du coup, je me vis déjà faire ma quatre centième visite hebdomadaire à cette coquette de Marie-Rose, sonner à son huis en faisant briller mes escarpins sur mes revers de pantalon, avec, en guise de bouquet de fleurs, mon barrage des Mamelles qu'elle recevrait avec cet air ravi que savent prendre les rombières quand vous leur offrez une botte d'orties et qu'elle rangerait en soupirant dans son débarras à côté des trois cent quatre-vingt-dix-neuf autres.

Voyons les choses en farce, je ne me donnais pas six mois avant de ne plus pouvoir le reluquer en peinture, ce foutu barrage !

Je m'étais tourné vers la plaine et je faisais sauter le briquet dans ma main, pendant que Riton me rejoignait. Je lui désignai l'étendue caillouteuse et plate :

– Regarde comme c'est beau !

– Bof !

– Tu as raison, c'est moche ! C'est même affreux !

Quand je pense qu'il y a un siècle nous aurions pu nous baigner dans le lagon et faire de la planche à voile sans être

emmerdé par les vagues ou les requins, j'en pleurerais ! On dit que les tortues vivent cent cinquante ans, tu crois qu'il y en a encore qui ont connu Bidon dans sa première version ?

– Il n'y en a plus, on les a toutes bouffées !

– Il doit bien en rester des vieilles bien coriaces, tu as bien résisté à ton père, toi !

– Alors c'est possible !

Des frégates qui se dégourdisaient les ailes entre deux tempêtes s'approchèrent en tournoyant lentement, piaillant de plaisir.

– Réponds-leur, Riton, c'est toi qu'elles appellent !

Il mit ses deux mains en conque devant sa bouche et poussa le cri de la frégate noire des mers du sud. C'était à s'y tromper.

– Comment fais-tu, montre voir ?

– Ben... Tu mets tes deux mains comme cela et tu souffles fort !

Je posai le briquet de Draguélev sur la margelle, mis mes mains comme il me disait et poussai un gros pet.

– Je ne suis pas trop doué pour les cris d'oiseau, on dirait !

Pendant dix minutes, suivant les directives de Riton, je m'appliquai à dialoguer avec les piafs mais les progrès étaient piètres.

– Ça viendra avec l'expérience, je t'apprendrai !

Commence à monter, je désamorce et je te rattrape !

Je laissai donc les frégates à leur conversation privée et attaqua la remontée.

J'étais à mi-pente et me demandais ce que j'avais pu foutre du briquet de Draguelev quand Riton m'interpella :

– Tu pourras faire le reste en quarante-cinq secondes ?

– Pourquoi ?

– Regarde !

Il tenait dans sa main le briquet que j'avais laissé sur la margelle et en avait ouvert le capot.

– Déconne pas Riton, je l'ai déjà faite, celle-là, les plaisanteries les plus courtes sont les plus drôles !

– C'est exactement comme les mèches !

Et sans faire ni une ni deux il battit le briquet et approcha la flamme. Cela fit pchitt et une petite fumée blanche s'éleva.

– Cours donc malheureux, ça va sauter dans une minute !

Même aux jeux olympiques ils ne montent pas les barrages aussi vite que j'ai remonté celui des Mamelles, j'y allais à la manœuvre, je peux vous le dire ! Riton s'était trompé, heureusement, car je mis plus de quarante-cinq secondes pour parvenir à la terrasse supérieure et je dus encore attendre dix secondes avant que tout ne saute.

Draguélev qui était déjà en haut, encore affalé à cracher ses cigarettes, ne me demanda pas d'explications quand il me vit bondir tout essoufflé de la pente.

– Riton !

Il hurlait le nom du gosse et je dus le ceinturer pour qu'il ne se jette pas dans l'abîme.

La déflagration fut délicieusement effroyable et le barrage s'ouvrit lentement, dans un déchirement pharaonique.

Je fus cependant un peu déçu par le bruit qui se rapprochait plus de la benne à gravier qui se vide que du titanesque grincement de roches auquel je m'étais attendu. Cependant la suite me combla, je vous le jure, comme elle nous frappa d'étonnement Draguélev et moi.

L'eau sembla hésiter, prise de court, puis elle se précipita comme un seul homme, avec la lenteur inexorable d'un troupeau de bisons qui plonge d'une falaise, dans une majestueuse et implacable trajectoire !

Parabolique et écrasante furie ! Furieuse et impétueuse symphonie ! Niagara de cuivres et de percussions dans un gémissement d'arbres broyés et de rochers éclatés ! Un vibrato tectonique nous remontait par la plante des pieds à nous en faire glisser le pantalon !

Grincez, crevasses bleues au sourire mortel ! Grondez, glaciers pourris, croulant en myriades cristallines dans la pure exaltation de l'aurore boréale !

Que cesse le combat des tramways et des canards, que sonnent les glas, et hurlent à l'unisson les chiens, les sirènes et les femmes !

Que s'interrompent, dans un muet étonnement, les minutes de silence pendant l'éternité de cet écroulement et que cessent leurs crépitements les télex des agences de presse !

Que grincent les dents des méchants et montent aux nues les hosannas des gentils !

Que les planètes suspendent leurs courses pendant que frémissent dans leurs cellules les nymphes des guêpes nucléaires !

Que les anges de la mort battent la membrane de leurs ailes sombres et que frémissent les bourrins des cavaliers de l'Apocalypse !

Que le Pape jette sa tiare à terre et la brise et que se fendent les coupoles de Saint Pierre de Rome et de l'Académie Française !

Rugissez, lions de Karnak et cessez de ruminer, bœufs, girafes, dromadaires et autres mammifères ongulés !

Cessez de lamenter, affamés, assoiffés, frigorifiés et vous tous, les désespérés, que des sanglots de joie vous secouent !

Levez-vous, moribonds, trottez allègrement et faites tourner sur eux-mêmes les cul-de-jattes dans une gigue endiablée !

Tressautez, tétraplégiques, sur les escarres de vos fesses mortifiées et que vos chaises percées vous soient un trône royal !

Respirez à pleins poumons, silicoseux, que se réduise en poudre le ciment de vos soufflets pétrifiés !

Huissiers de justice devenez compatissants, devenez honnêtes, vendeurs de voitures d'occasion et cessez votre babil, courtiers de mes bourses !

Et vous tous, écoutez, bouche ouverte, la rumeur lointaine et grondante de l'écroulement de l'orgueil humain dans la communion de cette fin du monde que nous contemplions de notre balcon !

En foudroyant le sol de la plaine de Bidon, la masse d'eau, de rochers et de boues fit entendre le craquement gigantesque d'une coquille d'œuf qui se brise.

Des aérosols s'élevèrent en colonnes des événements de paléotuviers, comme soufflées par un monstrueux cétacé, nous masquant l'énorme trou qui s'était fait dans la croûte construite sur l'ancien lagon de Bidon où s'engouffrait le cataclysme comme dans la cuvette des chiottes.

La masse liquide souleva une monstrueuse vague de terre qui gagnait la plaine entière, s'élargissait comme une onde avec une lenteur et une force terrifiante dans un gémissement de poutres éclatées et un grondement de secousse sismique, ravageant la forêt pourrissante du labyrinthe souterrain.

Le cimetière de Bidon se réveilla, les morts enfouis dans les vases noires remontèrent comme des méduses flasques, croisant dans leur ascension ceux qui faisaient encore la planche et qui coulaient, crevant en grosses bulles de merde jaune, cisaillés par la charpente broyée.

Les rats, trop ventrus pour s'échapper par les tuyaux des chiottes, crevèrent par milliers en jurant qu'on ne les y prendrait plus.

L'effroyable tsunami tellurique se répandait avec les effets de six-cent-soixante-six bulldozers menés par autant de Gavalardo, laissant derrière lui un nuage de matières pulvérulentes qui nous empêchait d'en voir les effets.

Enfin, le phénomène atteignit Bidon et nous pûmes voir les immeubles verser comme des quilles ou sombrer paisiblement dans les vases du lagon, les maisons s'aplatir doucement et même d'où nous étions, nous pouvions entendre éclater les vitres et se tordre les poutrelles.

Le V de la tour de Leroidec s'élargit soudain, jusqu'à faire le grand écart et le sabot rouillé fut renvoyé sur la mer où il se retourna lentement le ventre à l'air.

Enfin tout reposa dans une brume rousse d'où montaient déjà des odeurs méphitiques.

Draguélev se tourna vers moi.

– Jean-Marie, pourquoi a-t-il fait cela !

– Pour le fun, Stanislas ! Il en avait tellement envie, rien qu'une fois, pour voir !

– Alors maintenant mon briquet est perdu pour de bon.

J'y tenais tellement !

Lorsque Zébulon fit son second passage sur Bidon, il n'y avait plus rien à détruire. Tout ce qui dépassait de plus de vingt centimètres du sol avait été raboté.

Le raz-de-marée, provoqué par la rupture du barrage, avait déterminé des brèches dans la ceinture du platier corallien, par où l'océan s'engouffra. Un sacré purgatif pour le lagon.

Un siècle de sédiments putrides furent décollés du fond, brassés, malaxés, dilués et emportés au large où ils s'abîmèrent.

Le beau temps revint et en quelques jours la tribu bâtit de nouvelles cases. Accroupis à l'ombre, nous les regardions faire avec Draguélev : un peu aux autres de travailler.

– Regarde, fils, en une semaine ils ont reconstruit leurs bicoques. Il faudra dix ans pour reconstruire Bidon !

Il en avait un sacré coup dans l'aile, Stanislas ! Il avait eu beau avoir roulé sa bosse comme tous les ex-Bidonnais, il avait fini par s'empantoufler. Ce n'est sûrement pas comme cela qu'il avait imaginé sa retraite, le pauvre.

Si Anita avait correctement décrypté mes lignes palmaires, il m'aurait envoyé par le fond avec des bottes en chaux hydraulique, à l'instant même où je posai le pied sur l'île.

Pour l'instant, il était encore trop abruti pour réaliser l'enchaînement des événements. Il y avait trop de choses qui lui échappaient pour pouvoir faire le lien entre le règne arrogant de

la BIDE et sa situation présente, accroupi à l'ombre, comme un indigène, à regarder les autres travailler. Il avait le sommeil agité, le pauvre. Il essayait sûrement de combler les trous en rêvant.

– Riton ! Mon briquet ! Je veux retourner à Bidon ! – gâgatisait-il en dormant.

Quant à moi, comme d'habitude, je vivais les choses au jour le jour. Je n'avais pas eu plus foi dans les projets de Gavalardo que dans tous ceux que j'avais pris en marche dans mon existence.

Ce défaut de n'investir dans rien m'offrait au moins l'avantage de brûler mes vaisseaux beaucoup plus volontiers que les autres. Evidemment, il ne fallait pas craindre les voyages mais à notre époque ce n'est pas un problème.

C'est pourquoi, braves gens, si vous voyez un jour débarquer un voyageur avec, pour tout bagage, un sac de linge sale, foutez-le vite fait au lagon, il y va de vos pantoufles.

Ce qui n'arrangeait pas les choses pour Draguélev, c'était que, depuis le passage de Zébulon, tous les gars du village avaient ressorti les costumes coutumiers de leurs grands-pères. C'était effrayant de les voir danser le pilou autour du feu, le soir, au milieu de la place, en brandissant des sagaies méchamment aiguisées.

– Ces mecs deviennent complètement givrés – chevrotait Draguélev – un de ces soirs, nous allons nous retrouver sur le feu, dans une marmite !

Et puis un matin il se fit un grand remue-ménage. Les femmes apeurées se retirèrent dans les paillotes avec les enfants tandis que les hommes couraient de toutes parts et finirent par se regrouper, armés jusqu'aux dents, au milieu de la place du village.

Ils semblaient attendre une menace.

Alors, un grand guerrier peint en guerre déboucha de la forêt. Il se fit un profond silence pendant lequel le guerrier et les hommes de la tribu s'observèrent.

– Tu connais ce type ? Soufflai-je à Stanislas.

– C'est difficile à dire, j'ai déjà du mal à reconnaître Gabriel dans tous ces emperruqués de raphia ! Je crois que c'est un gars de l'autre tribu, celle de la Mamelles ouest !

Brusquement, le guerrier de l'ouest se lança dans une grande diatribe en Langage avec force gestes peu amicaux. Il s'interrompit enfin, cracha par terre et ficha sa lance dans le sol.

Un guerrier se détacha du groupe et vint vers moi. C'était Gabriel.

– Va lui demander de te traduire en Français. Ces sauvages de l'ouest parlent un charabia incompréhensible !

– Tu ne peux pas le lui demander toi-même ?

Gabriel leva sa hache encensoir, il n'avait pas l'air de rigoler. Surtout avec ses peintures fraîches qui lui donnaient un air furibard. C'est qu'il m'aurait frappé, ce con !

– Vas-y, je ne parle pas aux enfoirés !

Je me levai lourdement et me dirigeai vers l'autre comique en traînant la patte. Sa tête ne m'était pas inconnue, bien qu'il soit peint en guerre. C'était un nommé Eloi que j'avais déjà rencontré plusieurs fois dans la boutique du chinois de Têt-les-Mamelles.

À l'époque, c'était un gars plutôt bon enfant, toujours prêt à sortir un bon mot pour vous faire marrer. C'était il y a bien longtemps.

– Pourrais-tu me répéter en français ce que tu viens de dire, ils n'ont pas compris !

– Cela ne m'étonne pas, ces jean-foutre de l'est sont une bande d'illettrés. Va lui dire de reprendre ses cochonneries, nous n'en voulons pas chez nous. Et s'il s'avise de mettre un pied dans le ruisseau des Mamelles, dis-lui que ce sera la guerre. La rivière est à nous, nous l'avons trouvée les premiers quand nous avons débarqué sur l'île !



– C'était quand, au juste ?

– Il y a mille deux-cent-cinquante-trois ans, à deux siècles près !

– Au fait : c'est quoi, les cochonneries que vous devez leur rendre ?

– Gavalardo, Pourrichier, Leroidec et j'en passe. Ils ne font rien que bouffer et n'en foutent pas une rame.

Je ramenai ces propos à Gabriel qui entra en fureur.

– Va lui dire que nous aussi, nous avons nos bons à rien. Quant au ruisseau, ses eaux viennent en majorité de chez nous. S'il s'avise seulement d'y tremper ses arpions puants, je lui fracasse le crâne !

– Attendez, les gars, il n'y a pas une semaine vous étiez copains comme cochons. Vous n'allez pas vous faire la guerre pour une bête histoire de ruisseau !

– Demande à Gavalardo s'il n'était pas prêt à massacrer n'importe qui pour se l'approprier ! Lui qui n'a pas hésité à sacrifier son fils pour devenir maire de Bidon ! De toute façon, on ne te demande pas de faire le monsieur bons offices. Il y a cent cinquante ans que vous vous interposez entre les peuples des Mamelles comme si vous en étiez les rois. C'est terminé ! Aujourd'hui, les peuples des Mamelles sont libres et ils feront ce que je veux ou ça va chier ! Va traduire !

J'allai voir Draguélev, lui demandai son mouchoir et m'avançai vers la partie adverse en brandissant une horreur maculée de tâches douteuses qui pouvait passer pour un drapeau blanc.

– Tu as entendu ?

– Je n'écoute pas les endoffés !

– Il a dit qu'il était d'accord sur toute la ligne !

– menteur ! – hurla Gabriel qui n'était pas assez éloigné pour perdre une miette de ce que je disais – et toi, Eloï, éloigne-toi de ce ruisseau, tu ne vas pas faire la loi !

– Alors c'est la guerre ! – dit Eloi.

Mais ce ne fut pas la guerre tout de suite. Car s'il y avait une chose sur laquelle les gens de l'ouest et de l'est étaient d'accord, c'était que les blafards étaient indésirables sur les Mamelles.

Alors les deux clans se réunirent pour un palabre qui dura trois jours. Comme ils ne parlèrent que de nous et non pas de ce qui fâche, ce furent trois jours de rigolades et de libations auxquelles nous ne fûmes pas autorisés à participer.

Draguélev, qui déjà ne fumait plus depuis qu'il avait égaré son briquet, et qui en plus voyait lui passer sous le nez des litres de whisky sans en boire une lampée, était dans un état de nervosité extraordinaire.

– Ils vont nous bouffer, se lamentait-il, cuit ou cru, je suis sûr qu'ils vont nous bouffer !

Enfin, le soir du troisième jour, Gabriel vint nous trouver sous le manguier où nous passions nos journées, gardés par des moutards qui n'attendaient qu'une chose, c'était que nous fassions une connerie pour pouvoir nous lapider avec leurs frondes en ficelle.

Pour des petits gars que j'avais fait sauter sur mes genoux, ils montraient d'assez bonnes dispositions à devenir de méchants cons.

– Bonne nouvelle, les gars, nous n'allons pas vous bouffer cru... mais cuits !

Stanislas qui avait commencé à se détendre, s'abattit en sanglotant dans mes bras.

– Qu'est-ce que je te disais !

Gabriel était mort de rire.

Moi, j'essayai de remettre sur pieds ce qui restait de Draguélev.

– C'est une blague, dis, Gaby ?

– Bien sûr, que c'est une blague : nous n'allons pas vous bouffer, nous allons seulement vous empaler !

– Là, c'est malin, comme ça Stanislas s'est évanoui ! Tu es content ? Qu'avez-vous décidé ?

– Nous allons vous mettre sur un rafiot et vous irez vous faire pendre ailleurs ! Le vieux cargo dans le port n'a pas coulé. Il est bien un peu cabossé mais après quelques réparations il pourra à nouveau naviguer au moins cent mètres !

Comment avaient-ils fait pour redresser le bateau que j'avais moi-même vu flotter la quille en l'air ? Mystère ! C'est fou la ressource de ces mecs-là ! Avec trois bouts de raphia tressés ils te vous renfloueraient le Titanic en moins de temps qu'il ne lui a fallu pour sombrer !

– C'est gai !

– Tu riras encore plus quand je t'aurais dit que vous allez vous embarquer avec Gavalardo, Pourrichier, Leroidec et Anita.

Ainsi, toute la bande avait survécu. Gabriel avait raison, cela allait être gai !

– Et Marie-Rose, qu'est-elle devenue ?

– Elle a survécu au cyclone mais elle ne résisterait pas à une croisière avec cette bande de dégénérés. Qui plus est, elle s'est trouvé un gentil petit gars et hésite à le quitter !

Il y en a qui sont vernis, je vous jure ! Jamais une femme n'a hésité plus de cinq minutes avant de me quitter, sous prétexte que je ne mettais pas assez de véhémence à la retenir ! Vous parlez d'un argument !

Je suis beaucoup trop conciliant et ne prends pas assez l'amour au tragique pour qu'une rombière résiste bien longtemps à l'envie d'aller voir ailleurs s'il n'y aurait pas des baffes à ramasser, voilà la vraie raison !

Voyez Cécilia, par exemple, elle n'avait rien eu de plus pressé que de calquer son attitude sur celle de la bande de petits cons qui nous gardaient.

Elle qui m'avait pris par la main pour me faire découvrir les Mamelles ! À croire qu'elle ne m'avait laissé y planter mon dard et cracher mon venin que pour mieux m'écraser ensuite, comme une saloperie de mouche maçonne !

Je lui souhaitais bien du bonheur, au milieu de cette graine de petits chefs. Mettez deux mecs sur une île déserte, je vous fous mon billet qu'ils coopéreront comme cochons. À moins, bien sûr, que l'un des deux soit en même temps exceptionnellement méchant et con.

Mettez en un troisième, vous n'attendrez pas longtemps pour voir les deux premiers lui faire suer le burnous.

Mettez en un quatrième, ils n'auront rien de plus pressé que d'inventer les clans, l'Histoire, la culture, l'honneur et tout ce foutu bordel destiné à s'inventer des prétextes pour se foutre sur la gueule.

La preuve en est que c'est toujours avec son voisin qu'on entre en guerre et que les rares pays qui n'en ont pas s'empressent d'aller s'installer ailleurs pour s'en faire.

Remarque, je n'ai rien contre cela, il paraît qu'il n'y a rien de chiant comme la paix ! Moi qui ai photographié des cadavres gonflés sur la plupart des génocidromes du monde, je peux vous dire que les gens ne s'y emmerdaient pas !

Bref, Bidon n'était pas plutôt retournée sur le dos que les habitants des Mamelles révisaient leur haine comme on bachote un examen, histoire de tuer l'ennui héréditaire.

C'est ainsi qu'un matin on vint nous chercher, Stanislas et moi, pour nous mener à bord de l'épave. D'après ce que je pus comprendre, la bande à Gavalardo s'y trouvait déjà et avait choisi les meilleures cabines. Tu m'étonnes !

Comme il n'y avait plus ni piste, ni véhicule ni même de terre pour couper à travers champs, nous dûmes nous y rendre à pied, en suivant la courbe de platier corallien.

C'est fou ce que Zébulon aidé par le barrage avait été efficace pour gommer cent cinquante ans d'histoire. Pas une trace, rien

qui pouvait indiquer qu'à l'endroit où nous marchions il y avait eu une piste que j'avais dû emprunter des centaines de fois.

Aucune trace non plus de ce qui avait été le domaine de Gavalardo, à part des cochonneries de ferrailles qui commençaient déjà à s'ensabler. Le gros avait dû sangloter, quand il était passé par là. Toute sa famille exterminée, le malheureux !

Nous arrivâmes enfin à ce qui avait été le port. De bidon, il ne restait strictement rien.

La tour de Leroidec, le casino, les maisons, tout avait proprement disparu comme château de sable. Il ne restait que le quai car il était posé sur le platier, mais les superstructures devaient se trouver quelque part sur une plage australienne.

Et les malheureux Bidonnais, et les Australiens malchanceux, n'allez-vous pas manquer de vous indigner, n'aurai-je pas seulement le commencement d'un début d'éloge funèbre après les avoir congédiés de la sorte ?

Bon, d'accord, je veux bien dire quelques mots, mais uniquement pour les Australiens et afin de n'avoir pas d'ennuis avec le consulat de mon quartier : il faut bien admettre que c'est vache ce qui leur est arrivé.

En contrepartie, s'ils étaient venus dans le but de justifier leur méfiance tenace pour tout ce qui touche de près ou de loin à la France, ils n'avaient pas dû être déçus.

Vous vous rendez compte ? Les derniers jours de Bidon c'est autre chose que les souvenirs de garçons de café râleurs, les pouces dans le potage, les mégots sur l'oreille, les regards en coin sur des pourliches de misère, les douches bouchées, les chiottes douteuses, les gigolos gominés, les bourgeoises éhontées, les garçons coiffeurs à chaque coin de rue, bref tout ce par quoi la France se rend célèbre à travers le monde entier.

Le malheur, c'est qu'ils soient obligés de rentrer à la nage pour le raconter. Avec ces morfals de carcharodon carcharias qui

croisaient dans les parages, ils devraient faire un sacré détour pour rentrer à la maison.

Je m'étonne quand même que pas un d'entre vous ne se soit inquiété du sort des rats ! Je n'en dirai pas plus pour vous laisser méditer sur le sujet.

Pour en revenir à ce qui restait du port, seuls la digue et les tétrapodes qu'avait fait poser la BIDE avaient résisté. C'est pourquoi la carcasse rouillée qui allait nous servir pour partir n'avait pas été complètement désossée. Mais cela n'avait plus du tout l'aspect d'un navire.

Je suis sûr que la majorité d'entre vous seraient morts de honte à l'idée de poser le pied là-dessus. On aurait dit un bidon rouillé qui a dévalé un ravin. Elle allait avoir bonne mine, notre expédition.

Que cela flottât, c'était déjà un mystère, mais que cela naviguât droit, sans faire des ronds dans l'eau, ce serait une chose à vérifier vu que la carcasse entière était tordue comme une banane.

Il serait intéressant également de voir comment cela traverserait la lame car l'avant, je n'ose pas dire la proue, était écrasée comme un museau de pékinois.

Quant à la cheminée, elle avait l'air d'un mégot fripé planté dans un cendrier, mais elle fumait. Ce serait toujours ça : nous n'aurions pas froid.

Comme nous nous approchions de l'immondice, une silhouette vêtue de blanc apparut sur ce qui restait de la passerelle. C'était Gavalardo. Il avait l'air enchanté.

– J'ai tout refait moi-même, comment trouvez-vous mon bateau ? Et regardez mon costume ! C'est celui du capitaine ! Il serre encore un peu aux épaules mais ça va donner, ne vous inquiétez pas ! Ne restez pas en bas, montez, montez visiter !

– Jojo ! – s'écria Stanislas, tombant en sanglotant dans ses bras – nous avons vu ta maison, c'est affreux !

– Stanislas, mon costume ! Oui c'est affreux ! Cela n'en avait pas l'air mais il y en avait pour des sous dans tout le matériel. Sans compter que cela m'aurait bien aidé pour réparer mon bateau ! Bienvenue à bord, je vais vous montrer vos cabines !

– Mais Jojo, ta famille !

– Ecoute, Stanislas, tu veux me gâcher le plaisir ? Repartir à zéro à mon âge, c'est déjà assez dur, alors ne remue pas le couteau dans la plaie ! Tenez-vous prêts, on jette l'ancre à midi précise ! Ce serait bête de manquer le départ, je sens déjà qu'on va bien rigoler !

– Vous voulez dire qu'on lève l'ancre ! – e corrigeai-je.

Il me regarda en se marrant.

– Si vous voulez la remonter, libre à vous, mon cher Murmure. Mais le treuil ne marche plus, c'est plus facile de la jeter ! Stanislas, on te demande sur le quai, un gamin !

Un gamin se tenait en effet à côté de Gabriel qui nous avait accompagnés et qui hurlait de rire en contemplant le bateau.

– Descends, Stanislas – criait le gamin – j'ai un cadeau pour toi !

– Tu ne peux pas me le monter ?

– Non, descends, c'est personnel !

Draguélev descendit donc la passerelle branlante et rejoignit le gamin sur le quai. Ce dernier lui remit quelque chose dans la main et s'enfuit à toutes jambes.

Stanislas resta interdit en contemplant la chose, tourna trois fois sur lui-même, fit quelques pas comme s'il voulait courir après le petit qui était déjà à un kilomètre, s'arrêta, se prit la tête dans les mains, se mit à rire, éclata en sanglots, se reprit et remonta à bord comme si de rien n'était.

À midi moins cinq, il se fit entendre un grand gémissement dans la carcasse du bateau. Cela n'avait rien à voir avec Anita et Leroidec qui se trouvaient quelque part à bord : c'était Gavalardo qui avait mis les machines en marche.

À midi précise on entendit un grand plouf et la chaîne d'ancre alla rejoindre d'autres ferrailles par le fond.

Gavalardo donnant des ordres à l'équipage de bras cassés survivants du désastre était tout simplement magnifique.

La coque s'écarta du bord et le bateau s'avança vers la sortie de la rade en cahotant.

Vous allez me dire qu'un bateau ne cahote pas. Eh bien celui-là, il cahotait !

– Ce n'est rien – commenta Gavalardo devant nos mines inquiètes, l'arbre d'hélice est un peu faussé, il suffit de s'y habituer !

Sur le quai, Gabriel et ses copains nous faisaient bye-bye en pleurant de rire.

– Qu'allez-vous faire ? – lui criai-je, sans espoir qu'il m'entendît encore.

Mais il m'avait entendu et il me répondit.

– Nous allons faire la fête, puis nous ferons la guerre et ensuite nous fêterons la victoire !

Le bonheur, quoi !

Je rejoignis Stanislas dans la dunette, pour employer un terme pompeux. Il semblait étrangement exalté. Il me regarda d'un drôle d'air.

– Jojo, je sors en griller une !

– C'est ça, sors prendre l'air, cela te fera du bien et tu ne nous empesteras pas !

Gavalardo, à la barre, était transfiguré.

– C'est encore mieux qu'un bull ! Ah, mon cher Murmure, j'ai de nouveau vingt ans !

Pourrichier, Anita et Leroidec n'avaient pas daigné paraître pour dire adieu à cette île ingrate. Ils boudaient.

– Je sors rejoindre Stanislas !

– C'est ça, allez prendre l'air, ça vous fera du bien à tous les deux et laissez-moi conduire tranquille ! C'est merveilleux, ça secoue encore plus qu'un bull !



Je rejoignis Draguélev.

– Tu me donnerais une cigarette Stanislas ?

– Tu fumes à présent ?

– Dans les grandes occasions !

Il m'alluma mon clope avec son briquet. Un magnifique briquet en or massif suintant de carats qui lui venait de sa première et unique épouse et qu'un gamin lui avait rendu alors qu'il le croyait disparu avec le pauvre Riton.

Bidon disparut à l'horizon et je crois que de tout cet équipage de bras-cassés je fus le seul à en éprouver de la nostalgie.

Pour les autres, c'était à croire qu'elle n'avait jamais existé. Même les gorets gavés sous les mamelles ont plus de reconnaissance pour les tétines sèches de la truie épuisée.

Gavalardo s'était résigné à laisser la barre à Draguélev et s'était consolé en allant emmerder les soutiers. Maintenant, il parcourait le navire, sa casquette trop petite vissée sur le crâne et sa veste d'uniforme à quatre galons dorés, fendue dans le dos.

Comme il revenait dans la salle des cartes où je m'étais retiré, je lui demandai s'il savait où nous allions et s'il avait confiance dans les instruments de bord.

– Je ne sais pas où nous allons arriver mais j'ai des idées pour chaque coin du monde. Quant aux instruments, je ne les ai pas regardés : avec ce navire qui avance en faisant des ronds, il est vain d'essayer de tenir un cap. Si je pouvais arriver en Nouvelle-Zélande je ferais le plein de carcasses de moutons. Ils ne savent plus quoi en faire, ce serait bête de s'en priver. Je ferai l'échange avec la ferraille à béton. On trouvera bien à les vendre, c'est plein d'affamés dans tous les coins !

Après un moment de silence, Gavalardo prit un air timide et me demanda en rosissant :

– Mon cher Murmure, je peux vous demander quelque chose ?

– Dites toujours ?

– Vous ne voudriez pas m'appeler capitaine ?

**FIN**